Antiquité gallo-romaine

L'artisanat, la vie quotidienne

Les artisans gaulois maîtrisaient le travail du bois, du métal, de l'argile, de l'os. En introduisant des matériaux comme la pierre ou le verre, les romains offrent de nouveaux supports pour la création. La sculpture, en illustrant le travail de ces artisans, permet d'accéder à des pans entiers de la culture gallo-romaine mais aussi gauloise comme les représentations de dieux indigènes.

Les nouvelles corporations, comme celles liées au bâtiment, ont certainement été constituées à l'origine par des artisans venus d'Italie qui ont favorisé la formation d'artisans spécialisés – maçons, peintres, tailleurs de pierre, sculpteurs, charpentiers – et entraîné un foisonnement technique et artistique sans précédent en Gaule. La preuve en est des productions issues des modèles italiques, qui, sous l'influence des traditions locales, apparaissent totalement originales. Le meilleur exemple est celui des productions de sigillée (du lat. *sigillum*, sceau - Céramique romaine ou gallo-romaine à vernis rouge, parfois ornée d'un décor en relief et de la marque du potier - sceau, d'où la dénomination) des ateliers de la Graufesenque, près de Millau, dès le début du Ier siècle de notre ère qui vont très vite dominer le marché gallo-romain, suscitant l'émergence d'autres centres producteurs dans le centre de la France (Lezoux, Vichy).

Installés dans les *vici*, les autres agglomérations, et probablement dans les *villae*, une foule d'artisans produit les objets de la vie quotidienne. C'est la plupart du temps une chaîne, comme le montrent les activités liées au travail de l'os et du cuir, qui débutent par la récupération des rejets de boucherie et s'achèvent sur l'établi de l'artisan qui confectionne aiguilles, épingles et jetons. Des amas d'os concassés témoigneraient de l'extraction des graisses, voire du collagène pour l'élaboration de colles.

La céramique sigillée

Le terme « sigillée » désigne des vases tournés lisses ou moulés, enduits d'un vernis rouge parfaitement imperméable. À l'époque romaine, cette vaisselle occupe le premier rang parmi les céramiques fines utilisées pour le service de la table. Elle participe de l'adoption d'un nouveau mode de vie et à un degré moindre, à la romanisation des nouvelles provinces de l'Empire dès le milieu du Ier siècle de notre ère.
L'évolution de ses différentes formes et de leurs décors constitue un bon traceur chronologique. Trois principaux groupes d'ateliers vont successivement la produire et la diffuser en masse pendant plus de trois siècles. Tout commence vers 50 avant notre ère en Toscane dans la ville d'Arezzo où naît cette nouvelle céramique, dont la qualité et la finesse susciteront l'engouement tout au long du règne d'Auguste (27 avant notre ère-14 de notre ère). Cette première génération marque le pas à la fin du règne d'Auguste, avec la création de nouveaux ateliers dans le sud de la Gaule.
Au Ier siècle de notre ère, les ateliers de la Graufesenque (Millau, Aveyron), instaurent une production à caractère industriel avec un nouveau catalogue de vases, dont la standardisation reste l'un des traits les plus marquants. Les sigillées gauloises envahissent les marchés et arrivent sur tous les sites de consommation.
Au IIe siècle de notre ère, les ateliers du sud font face à la concurrence des potiers de Gaule du Centre (Lezoux, Puy-de-Dôme) qui mettent sur le marché des pièces équivalentes. Ce siècle consacrera le succès et la vitalité des officines arvernes qui continueront de fabriquer et d'exporter en masse jusqu'au déclin de l'Empire.

Les amphores

Les amphores, transportant sur de longues distances des denrées alimentaires (vin, huile, sauces de poissons, fruits), étaient fabriquées dans des ateliers de potiers spécialisés, leur forme renvoyant au produit expédié. Arrivée à destination, l'amphore était considérée comme un emballage perdu. En Italie, au temps de Pline (Ier s. de notre ère), on connaît, pour le vin, 180 sortes d'amphores. Pour les sauces de poissons, on trouve dans les habitats gallo-romains plusieurs exemples d'étiquettes peintes vantant la nature du poisson, sa qualité, le nombre d'années de conservation. Les timbres imprimés sur l'anse désignaient le nom du propriétaire du domaine producteur.
Ces amphores donnaient lieu à un commerce lointain, remarquablement organisé. En Méditerranée, de nombreuses épaves jalonnent les grands axes de distribution. L'épave du Grand Ribaud D (île de Porquerolles, Var) transportait du vin italien, celle du Grand Congloué à Marseille, du vin catalan. Il n'est pas rare de rencontrer, dans les contrées les plus septentrionales de l'Empire, des restes d'amphores venant d'Italie, de Grèce, et d'Afrique du Nord.

Boucherie et alimentation carnée

L'archéologie préventive a précisé le modèle connu de l'alimentation carnée : bœuf, porc, mouton, chèvre et poule, accompagnés plus ou moins des produits de la chasse et de la pêche (poissons et coquillages). Les fouilles des dépotoirs, aux abords des sites ruraux ou des villes, montrent des évolutions comme le remplacement du porc par le bœuf au cours du Ier siècle de notre ère puis très tardivement des deux par le mouton.

© Inrap 2007